

Presse : *Les histoires de la baraque*

La vraie baraque à histoires de Thierry Lefèvre

Laurence Bertels

Publié le dimanche 31 mars 2019 à 14h23 sur lalibre.be - Mis à jour le lundi 01 avril 2019 à 17h45



Thierry Lefèvre et ses complices racontent, en clair-obscur, les trognes, les estropiés, les hommes à la marge.

De tout temps, l'homme s'est nourri d'histoires, et jamais, sans doute, ne s'éteindra ce besoin d'entendre, à la veillée, des récits improbables, qui donnent la parole aux trognes, aux estropiés, aux marquis sans terre, aux racines de l'humanité. Des histoires au coin du feu, ou dans une baraque, de bric et de broc, posée là, dans la ville, pour un entre-sort, ou ici, dans un petit théâtre ixellois, le Boson, qui ouvre son antre à Une Compagnie pour une expérience théâtrale.

À la billetterie, au bar, à l'écriture et à la mise en scène, Thierry Lefèvre est partout pour accueillir le public, prêt à entrer dans cette baraque de planches, accoudée au coteau, là-bas, au village. *"C'était, raconte-t-il, une construction d'avant l'avant, de par-derrrière les grands-pères et grands-mères... Et ça faisait des histoires. »*

En clair-obscur, avec sa lampe sous le menton, Vincent Rouche entame, à la façon d'un masque, son récit, d'un débit rapide, avec un accent de gens de là-bas, d'en haut ou d'ici, ces racines de l'humanité. Il jongle avec les mots, joue avec la langue, raconte et récite, comme une poésie, une succession de cailloux qui dévalent la pente, ou les remous de la rivière, où ses pas l'ont mené. On ne sait plus où il en est dans ses pérégrinations, mais on le suit, un peu perdu, un peu

retrouvé, avec l'envie, ensuite, de revenir au texte de Thierry Lefèvre, si singulier, hors du temps, entre détours et ruptures.

Né à Nice en 1965, cet amoureux de l'amitié, des solitudes et des villages reculés, passe son enfance à Alger, son adolescence en France, puis arrive chez nous où il fonde, avec Thierry Helin, Une Compagnie, toujours restée fidèle à son langage dramaturgique. Celui du regretté Eric Durnez, de la vérité, de la sobriété, d'une langue à soi.

L'imaginaire s'emballe, l'oreille s'initie

On longe la rivière de *Pacome* avec Vincent Rouche ou les égouts de *La Parlotte de mars*, de Simon Gautier, ballotté dans des fûts jusqu'aux grilles de la liberté. L'imaginaire s'emballe, l'oreille s'initie, les histoires et comédiens varient d'un soir à l'autre. "*Je suis d'égouts, j'étais d'égouts. Pas dégoût. D'égouts.*" Puis il y a Julie Leyder, gamine trouvée au ruisseau, bien ancrée dans son *Castelo*, à garder les bêtes le jour, porter les seaux, la nuit...

Et enfin, contée avec résignation par Jérôme Nayer, la terrible histoire du *Bourreau*, de père en fils, ce fils soudain condamné à tuer son père, avec la cagoule, la hache aiguisée, morfilée, le billot, la mère dans l'assemblée... Coupera-t-il la tête de son maître ? La réponse se trouve là, dans cette baraque, accoudée au coteau. Ou ailleurs.

Les histoires de la baraque Clair-obscur des mots et des hommes

Mis en ligne le 22/03/2019 à 15:51 sur lesoir.be Par Michèle Friche

Moments rares, magiques, où le temps s'abolit.
Jusqu'au 30 mars au Boson (Ixelles). Réservation indispensable.

*« Il y avait au village
accoudée au coteau
une vieille baraque de planches envahie par les ronces. C'était une construction
d'avant
d'avant l'avant
de par derrière les grands-pères et grands-mères
Les planches de la baraque par dedans
elles étaient mouchetées
piquées de taches
des petites taches qu'étaient des mots en vrai
ça faisait des histoires »*
(Thierry Lefèvre)



Portes, panneaux d'armoires, planches, parfois vermoulues, glanées ci et là, assemblées. Baissez la tête pour entrer dans cette baraque. A l'extérieur, l'eau d'un robinet coule tranquille dans un seau... l'écoute s'affine dans le silence, dans le noir. Vous ne serez qu'une bonne vingtaine guidés en chuchotements vers les bancs étagés.

Un visage apparaît, en haut, éclairé sous le menton, masque énigmatique. Un autre se devine de l'autre côté de la cabane. Clair-obscur des mots qui naissent des planches, forment une histoire qu'un comédien partagera avec vous, comme à la veillée. « Un jour, écoute bien, c'est le début, un jour nous est venue une armoire, longue et fine armoire blanche qui flottait sur la rivière. Traînant derrière elle une multitude de paniers... » C'est le conte de Paco, et de Lena, sa fiancée vendue à un autre et qui a promis de revenir... Chut.

Et puis, une autre histoire, Le cœur de l'autre ... le cœur qui gicle, la guerre, la mort. « On plantait des cadavres il en poussait des morts, partout. Petites fleurs de sang dans des champs tout pleins de boue... » Chut. Et puis encore, Pacome, l'histoire de Gus Blank et sa troupe de « pacome », « les pas d'yeux, les pas de bras, les petits d'hommes... La crique aux rebuts, aux pas comme nous. »

Histoires d'eaux, fil du voyage, du flux et reflux de la vie et de la mort, du temps qui file ou s'étale et stagne, histoires de compassion, de regrets, de désirs, d'arbres, de cailloux, que la langue de Thierry Lefèvre polit à vif, fait tourner d'un sens à l'autre. Les mots s'inventent parfois par alliance de sons comme s'ils s'enfantaient, poèmes des temps anciens entre homme et nature. Cette langue s'enracine dans un fantastique nourri d'humain, jamais spectaculaire. Elle est gourmande d'être dite, elle a des racines belges, du côté des Paul Willems, Eric Durnez, et peut-être aussi des québécoises, elle s'abreuve encore des patois d'ici et d'ailleurs, de l'humus des terroirs.

La bande à Thierry compte huit comédiens formidables diseurs (et régisseurs, bruiteurs etc.), des voix aux couleurs de timbres et de rythmes différents, qui tous

captivent : Kevin Defossez, Simon Gautier, Thierry Lefèvre, Julie Leyder, Juan Martinez, Jérôme Nayer, Vincent Rouche, Delphine Veggiotti, compagnons de longue date de leur metteur en scène et auteur Thierry Lefèvre. Ils se partagent en alternance 4 histoires de 30 minutes chaque soir, dans la baraque construite par André Meurice et La Fabrique de théâtre. Moments rares, magiques, où le temps s'abolit.

Le texte de Thierry Lefèvre est paru aux éditions Lansman

« Les histoires de la baraque » de Thierry Lefèvre chez Lansman Editeur

Publié sur le blog de Mediapart le 3 NOV. 2018 PAR [DASHIELL DONELLO](#)

Thierry Lefèvre qui entre Nice, son lieu de naissance, son enfance à Alger, son adolescence en France, et son arrivée à Bruxelles pour se former au théâtre, pense-t-il ne pas avoir de pays ? La citation au début du livre « celui qui n'a pas de pays doit l'inventer » d'Amédée Laminoir, pourrait le faire croire.

Thierry Lefèvre qui entre Nice, son lieu de naissance, son enfance à Alger, son adolescence en France, et son arrivée à Bruxelles pour se former au théâtre, pense-t-il ne pas avoir de pays ? La citation au début du livre « celui qui n'a pas de pays doit l'inventer » d'Amédée Laminoir, pourrait le faire croire. Mais, les huit tableaux qui nourrissent « Les histoires de la baraque » ne viennent que du pays d'un auteur à l'exceptionnelle imagination. Cela se caractérise par une écriture pittoresque qui fait ressortir la part poétique d'une œuvre originale.

C'était une construction d'avant d'avant l'avant

Les histoires de la baraque semblent venir d'une encre sympathique qui se lirait dans un autre monde, pour mieux raconter ici-bas. C'était une construction d'avant d'avant l'avant. Imaginez un chemin en virgule qui au rond-point de l'exclamation s'interroge : « l'histoire de Paco tu la connais ? C'était une langue de chant avec des bouts d'ici ». Imaginez que l'on vous accompagne, avec des mots qui dansent, pour adoucir un conte qui se fane et renaît. L'euphonie de la langue de Thierry Lefèvre, de l'écrit à l'oral, fait vibrer tous nos sens. La chaleur nous vient d'une main gauche (celle du cœur) qui se glisse dans une blessure. Imaginez la phrase qui garde des bêtes à : « l'a-pic du bout de la crête ». Verlaine aurait aimé : « j'entends que ça flute sur le caillou là-haut ».

Pour inventer son pays Thierry Lefèvre se fait : « pourvoyeur de bazar, filateur de nulle part ». Peu importe qu'il soit un peu fou et qu'il lui manque un bout : « j'étais l'âne Elle la belle. On m'appelait l'âne à Belle »

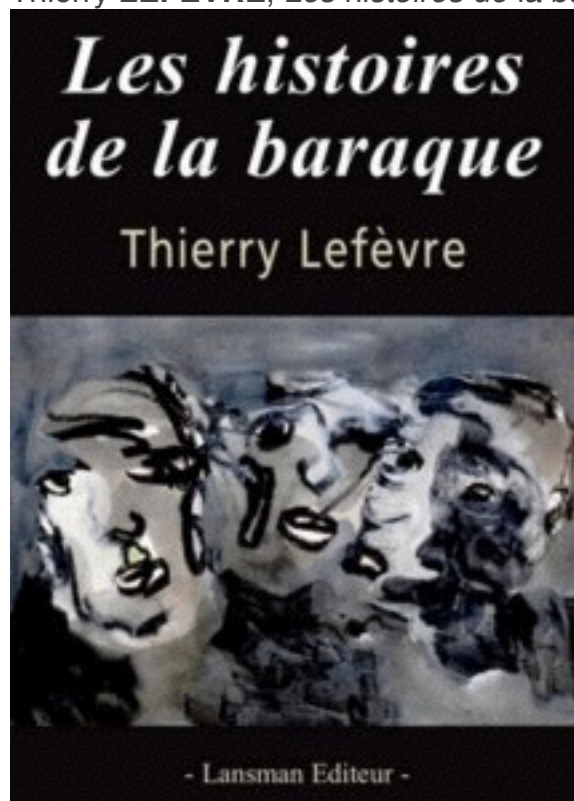
Les histoires de la baraque savent nous conter l'impossible, en costumes de chimère. À la fin de la lecture, notre lucidité vient de l'éclosion de huit nouveaux

pays chantés, à la vie à la mort. Pour tous les amateurs de théâtre et de poésie, c'est une lecture qui vaut que nous chantions avec Verlaine : « et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux ».

Du dedans des histoires

Publié sur Le Carnet et les Instants, Le blog des Lettres belges francophones le 31-01-2019

Thierry LEFÈVRE, *Les histoires de la baraque*, Lansman, 2018, 123 p., 12 €,



On imagine aisément la scène de théâtre expressionniste, les planches de chêne nues aux murs et au sol, une chaise de pin pour seul mobilier, des herbes en brins sur le bas du pantalon, la rosée dans la voix sépulcrale, un tableau bucolique de cabane, des couleurs plus sombres que vives, un éclairage de braises et l'ancien temps retrouvé du griot, du barde, du fableur, du magicien des mots et du conteur de vérités comprises sans démonstration.

Alors je me seois

Contre un tronc je me seois

Dans comme un trou d'un tronc

Je dis tronc mais pas tronc non

Arbre

Thierry Lefèvre, auteur, acteur, metteur en scène, cherchant forme et fond, creuse, exerce, expérimente, figure et stylise, fouille, invente en profondeur comme on découvre des cavités dans l'âme. Il en extrait *Les histoires de la baraque* qui sont huit fables, en ont le ton, l'esprit, la manufacture poétique, le délicieux mystère.

Celui-ci même de l'écriture, plus que tout un rythme, une respiration, un verbe comme à l'origine. Une naissance, une inspiration nourrissant d'abord un corps de pensées muettes, mues ensuite en une longue expiration, bientôt une chorale avec la nature, la clé des chants du monde.

Moi qu'étais pas d'ici

Qu'étais seulé tout seulé

Qu'étais brindille

Qu'avais atterri là un jour de drôle de vent

L'écriture devient orale, retrouve ses origines, ses sources, ressources et raisons d'être. On dirait que les histoires se construisent sous les yeux sur le papier, comme un slam sur scène, une harmonieuse improvisation, où l'esprit est à son comble, à la fois pris, surpris et pointu, tendu vers la suite qui lui tend les bras, l'aspire, les mots appelant les mots ; d'urgence ou au contraire lentement, par alliances.

J'entendais pas les mots

Pas bien

Une musique oui

Mais pas bien

Farceur. Les deux derniers vers résument tout de *Paco*, *Le cœur de l'autre*, *L'homme de l'arbre*, *Le castelo*, *Le bourreau*, *Lise*, *Pacome* et *La parlotte de mars* :

Une plume

T'entends ?

Tito Dupret